



© Jacques Grison.

Dans quel sens vont les clowns à l'hôpital ?

Julien Gigault

Emblème indissociable des pistes de cirque, la figure du pitre s'invite dans les services pédiatriques. Sous un chapiteau, le clown apportait déjà un soulagement comique aux spectateurs ; cette fonction semble maintenant indispensable dans les établissements de soin.

« Oh ! les clowns ça fait plaisir de vous voir ! Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi, vous veniez me rendre visite au service d'oncologie quand j'étais petite. » Louise s'approche de nous, nous baissions nos nez rouges pour bien lui signifier que c'est à nous qu'elle va s'adresser et non à ces personnages que nous incarnons joyeusement toute la journée. Louise est interne, nous sommes dans le couloir du service de réanimation enfant du CHU de Nantes. Elle rit, s'assied sur une chaise trop haute et balance ses jambes comme une petite fille. Elle nous explique son parcours d'enfant malade, son envie de devenir médecin, ses souvenirs du passage régulier des clowns. De belles parenthèses semblables à celle-ci, nous en vivons régulièrement à l'hôpital. Les témoignages d'anciens patients ont cette générosité particulière : ils nous rappellent le sens de nos visites.

À Nantes, l'association Le Rire médecin¹ propose ces interventions depuis plus de vingt ans, c'est dire le nombre d'enfants médusés par notre mission. Nous devons ce pari sublime à Caroline Simonds, une artiste de rue américaine qui, dès 1988, expérimente à New York, avec le « Clown Care Unit », le fait de jouer dans des services pédiatriques. Trois ans plus tard, elle crée sa propre association en France. Son développement est tel qu'une école et un diplôme de « comédien clown hospitalier en établissement de soin » sont créés puis reconnus par l'État. Cette organisation tient en grande partie, à présent, grâce aux dons des particuliers, les artistes engagés pour ces interventions étant systématiquement rémunérés.

Notre action peut paraître accessoire dans un parcours de soin. Elle peut être perçue comme un agrément, un réajustement de confort. Pourtant les clowns représentent, pour l'enfant qui a eu l'occasion d'en croiser, un souvenir prégnant. Il comprend que ces entités inadaptées, ces êtres hapax lui sont non seulement complètement dédiés, mais qu'ils lui offrent aussi la promesse de passer du bon temps. Ici, au milieu de la gravité que renferment souvent ces murs, les enfants ont fait de nos personnages des mascottes, parfois doudous, parfois poupées vaudou, comme lorsque les petits malades s'amuse à les maltraiter pour bien leur faire entendre, par exemple, qu'une prise de sang peut être inquiétante ou que s'endormir seul dans une chambre à la sévérité claustrale est compliqué. Les clowns sont les incarnations de la « pensée magique » : ces jeux de superstition, mi-ludiques, mi-sérieux, ancrages intangibles aux-

¹ leriremedecin.org



© Jacques Grison.

quels l'enfant fait parfois appel pour échapper à l'angoisse de l'inconnu. Ils sont, comme le disait si bien le pédopsychiatre Stanislas Tomkiewicz, « des tuteurs de résilience ». Présents sans être obligatoires, les clowns sont les seuls visiteurs que l'enfant pourra refuser de voir. Et rien que pour cela, ils deviennent indispensables: ils lui redonnent le pouvoir de ne pas tout subir.

Aujourd'hui, le nombre de compagnies intervenant en milieu hospitalier est exponentiel. Rien qu'au Rire médecin, ce sont près de cent clowns qui interviennent deux fois par semaine dans quarante-six services en France. Formés en continu pour enrichir nos sources artistiques et nos connaissances médico-sociales, nous sommes tous comédiens professionnels, par conséquent nullement assujettis à un seul projet. Cette diversification permet de nous détacher régulièrement du monde du soin, de nous nourrir d'autres horizons pour prendre du recul par rapport à notre action; cet élément est important quand on sait que ce métier s'appuie essentiellement sur le décalage. Nous sommes experts en biais: notre volonté est artistique, elle n'a pas de visée thérapeutique. Nous sommes des intrus psychédéliques au milieu du silence, des protocoles et de la blancheur de mise.

Étonnamment, le monde hospitalier nous accepte comme tels. Il serait déconcertant pour les services de devoir se passer de « leurs » clowns. Selon

leurs propos, nos interventions sont « des bouffées d'oxygène ». Est-ce lié à l'attitude que nous adoptons une fois costumés? Pour nous, tout est prétexte à jouer. Nous jouons partout, dans les couloirs, les ascenseurs, les salles d'internes... En entrant dans une chambre, nous ne nous attendons pas à trouver un être atteint par une maladie mais un spectateur, voire un compagnon de jeu. Nous nous adressons à ce qui va bien chez l'autre. Il est toujours incroyable de voir s'illuminer le regard d'un enfant perdu au milieu de son lit, assommé par la fièvre, simplement parce que nous avons su trouver l'accroche, nous avons pris le temps d'écouter sa singularité. Bien sûr, nous savons à l'avance quels maux perturbent les patients, nous sommes porteurs de la responsabilité du « secret médical » afin d'adapter au mieux nos apparitions.

À chaque fois nous tentons l'expérience de l'instant, du renouveau. C'est certainement l'attitude la plus complexe de notre métier: avant d'entrer dans une chambre, nous ne savons pas ce que nous allons y jouer. Au contraire des clowns traditionnels, nous n'avons pas de numéros ou de scénarios écrits. Le cœur de notre métier est l'improvisation. Tout repose sur nos impulsions. Pour atteindre cette qualité d'écriture reliée au présent, il faut se mettre dans un état particulier, celui dans lequel se plonge l'auditeur captivé par une histoire. Bien que le mot transe soit encore à définir correctement pour le grand public,



© Jacques Grison.

cela ressemble ce que nous traversons lors d'une journée de jeu. Précisément, nous pouvons nous appuyer sur la notion de « flow » – ou « expérience optimale » en français –, concept élaboré par le psychologue Mihály Csíkszentmihályi²: cette condition d'esprit se distingue par un sentiment de joie spontanée. Nous avons alors l'impression d'être en dehors de la réalité quotidienne. Ce sentiment grisant est familier des porteurs de masques, par extension de tout acteur qui, une fois sur scène, est généralement transcendé par son personnage. Nous comprenons alors pourquoi la FFACH (Fédération française des Associations de Clowns hospitaliers) préconise de toujours travailler en duo. D'ailleurs, historiquement, il n'y a qu'un clown, le « blanc ». L'autre c'est l'auguste, le pitre. Il peut « partir » loin, créer un ailleurs, le « blanc » sera toujours ancré dans le réel pour le rattraper. L'enfant saura parfaitement quelle piste suivre, celle de la fantaisie ou celle de la réalité.

Cette aptitude à composer en adéquation avec la disponibilité du public, nous la devons aussi à la manière dont le clown contemporain se travaille. Les premières fois, en chaussant ce petit bout de cuir rond et rouge, il est demandé à l'apprenti(e) comédien(ne) de s'aventurer dans son propre champ exploratoire, de s'écouter pour respirer avec les spectateurs, de mettre en avant le dissimulé, d'exposer son physique tel qu'il est, d'accepter ses défauts, de consolider

ses aptitudes pour mieux les contrarier. Tout cela rend humble. Ainsi elle – ou il – apprendra à réajuster ce va-et-vient permanent entre la structure qu'impose le jeu scénique et son intuition, en transformant, au fur et à mesure, les erreurs en source de plaisanteries. Cette forme artistique, d'humain à humain, semble idéale pour créer, jouer sensiblement au milieu de la fragilité et des déséquilibres que notre condition impose. Del Close, un pédagogue spécialisé en improvisation, disait: « Tombez et vous trouverez quoi faire sur le chemin. » Apparemment, sur le chemin, les clowns se sont rendu compte que leurs chutes avaient le pouvoir d'en faire rebondir certains...

² Formé aux techniques circassiennes et au jeu masqué au théâtre-école du Samovar de Bagnolet, Julien Gigault est clown pour Le Rire médecin à Nantes depuis 2008. Parallèlement, il conduit un travail au sein de différents collectifs sur l'écriture immédiate et l'improvisation théâtrale. Il a publié *Improconcept* chez Books on Demand en 2015.

² Mihály Csíkszentmihályi, *Vivre*, Paris, Robert Laffont, 2005.